

## ***Exégèse et obéissance. Correspondance Cormier-Lagrange (1904-1916)***

Présentée, éditée et commentée  
par **Bernard MONTAGNES, O.P.**<sup>1</sup>

***Recension par le R. P. Maurice GILBERT, S.J.***<sup>2</sup>

Cette correspondance inédite qui paraît à la veille du centenaire de l'École biblique de Jérusalem, couvre essentiellement la période durant laquelle H.-M. Cormier (1832-1916) fut Maître général de l'Ordre des Frères prêcheurs. C'est approximativement celle du pontificat de Pie X (de 1903 à 1914), celle aussi de la crise moderniste. De là l'importance de ce dossier pour l'histoire. Publiés selon leur ordre chronologique, 287 lettres et documents sont complétés et éclairés par une quantité d'autres cités dans les notes. De M.-J. Lagrange, o. p. (1855-1938), le fondateur de l'École biblique en 1890, on trouve 140 pièces, mais l'échange de lettres entre Cormier et Lagrange est un peu plus restreint : 123 de Lagrange à Cormier et 99 de Cormier à Lagrange. C'est dire que ce dossier adjoint quelques pièces qui permettent de mieux saisir les situations. Trois années surtout émergent, avec un échange plus fréquent : 1909, 1910 et 1912, les années les plus difficiles pour Lagrange.

L'éditeur qui n'a rien à cacher, a limité son choix aux lettres qui touchaient directement l'École biblique et les travaux exégétiques de Lagrange ; les questions administratives de l'École ou celles qui traitent de la vie religieuse du Couvent de St-Étienne à Jérusalem, siège de l'École, n'entrent pas dans ce recueil. L'unité du sujet n'en est que plus marquée, et le lecteur peut suivre aisément le déroulement des événements, bien que trois lettres au moins de Lagrange soient perdues (41, n. 39 ; 117, n. 39 ; 308, n. 27) ; manquent aussi quelques lettres de Cormier (cf. notes aux pp. 171, 187, 198, 213, 260, 275), mais Lagrange a précisé lui-même en 1935 à M<sup>e</sup> Gillet « qu'il en avait sans doute égaré, mais qu'il n'en avait détruit volontairement aucune » (18) ; deux lacunes en particulier sont signalées : à l'automne de 1908 (209, n. 69) et au printemps de 1913 (404, n. 27). Bref, le dossier est le plus complet qu'on puisse réaliser aujourd'hui et l'on doit remercier et féliciter B. Montagnes pour le soin qu'il a pris dans la recherche et la mise en ordre de toutes ces pièces d'archives.

*Exégèse et obéissance* : ce titre bien choisi touche au cœur de la relation entre les deux hommes, et le rapport exégèse — obéissance est toute

---

<sup>1</sup> Études bibliques – Nouvelle série 11, Paris, J. Gabalda, 1989, 441 p.

<sup>2</sup> Maurice Gilbert, s.j., (1934-), théologien et exégète spécialiste de la sagesse de l'Ancien Testament, ancien recteur de l'Institut biblique pontifical de Rome et de Jérusalem et des Facultés universitaires Notre-Dame-de-la-Paix (Namur). Le Père Maurice Gilbert est l'auteur d'un rapport sur les écrits publiés par le Père Lagrange en vue du procès pour son éventuelle béatification.

la lumière qu'un bibliste d'aujourd'hui peut recevoir d'un tel dossier, car ce rapport étonne beaucoup, voire scandalise, depuis un siècle, surtout en dehors des milieux catholiques. Et pourtant ce que Lagrange a vécu dans une parfaite droiture et, je crois, jusqu'à l'héroïsme, est exemplaire de la manière dont l'Église catholique entend le lien de l'Écriture à l'Église et à son magistère. Le concile Vatican II, dans *Dei Verbum*, 10 et 12, s'en est expliqué lucidement et qui connaît les travaux de Lagrange sait que sur ce point il n'a pas failli, à l'étonnement de plusieurs.

C'est précisément pour cela que je croirais que, pour bien comprendre la portée de cette correspondance aujourd'hui divulguée, il conviendrait d'en préciser le genre littéraire, pour employer un terme du vocabulaire exégétique. Lagrange est un religieux qui s'est engagé par vœu à obéir à son supérieur et Cormier est celui-là même qui le reçut dans l'Ordre de s. Dominique en 1879 et, quand Cormier devint Maître de l'Ordre, l'École biblique était sous sa juridiction immédiate. Ces lettres sont donc celles d'un religieux à son supérieur et réciproquement. À quoi s'ajoutent une estime et une affection profonde de l'un envers l'autre, que trente-six ans de relations personnelles ont cimentées. Lagrange reconnaît en Cormier le « gardien de mon honneur de chrétien et de religieux » (168) ; Cormier est le chef de l'Ordre et Lagrange ajoute : « un chef qui a été pour moi un très bon père » (402) ; ou encore : « je suis celui peut-être pour lequel vous avez fait le plus, et (...) je demande à Dieu de tout cœur de prolonger vos jours. Seulement vous savez que je suis trop spontané et je vous avoue que je vous écris en toute simplicité. Pardonnez-moi si j'ai excédé en vous parlant » (366), ou : « je vous parle à cœur ouvert » (381), et cet aveu de Lagrange sur Cormier : « Quand il a été élu, j'ai eu peur, et je n'ai jamais trouvé en lui que largeur d'esprit et bonté paternelle » (229). De son côté, Cormier à Lagrange : « je n'ai jamais entendu mettre en doute votre orthodoxie, ni la droiture de vos intentions, ni la sincérité de votre soumission à l'autorité. Vous avez reçu un solide esprit de foi dans votre famille (...) et vous en avez augmenté les lumières dans la vie religieuse. Ce don ira en augmentant et vos travaux même, à la longue, y contribueront » (178-179 en 1907) ; et même : « Quoi qu'il arrive, soyez persuadé que je vous ai toujours aimé, que j'ai voulu sincèrement vous rendre utile à la cause catholique et que si je vous ai persécuté par mes avis, quelquefois par mes observations, c'était précisément pour vous être utile, plus que ceux qui vous louent (...).

Les rapports entre Cormier et Lagrange ont été ceux de l'autorité et de l'obéissance, mais ils furent vécus dans l'estime et une affection réciproques. Et certes les deux hommes, par ailleurs si différents de mentalité, étaient grands. Ainsi s'explique la totale franchise d'un supérieur religieux éminent et de l'exégète dont chacun sait la compétence et la valeur. De là vient que ce dossier en apprend beaucoup sur cette période difficile de l'exégèse catholique en particulier difficile pour Lagrange. On perçoit mieux encore que par ses *Souvenirs personnels*, écrits sur le tard et rendus publics en 1967 (cf. R.A.F. MacKenzie, *Bib* 49 [1968] 104-106), l'esprit dans lequel Lagrange a vécu ces années douloureuses : il n'est que de lire quatre rapports synthétiques rédigés par lui (les n° 45, 234, 267) pour

s'en rendre compte. Les péripéties par lesquelles a passé (ou n'a pas passé) son commentaire sur Gn (cf. en particulier le long rapport de Séjourné, 105-115) ; de même pour l'article sur les Patriarches, qui ne fut jamais édité. Les circonstances du retour de Lagrange à Jérusalem au milieu de 1913 sont désormais mieux connues et tel fait impressionne profondément (406-408, n. 31), mais on ne comprend toujours pas les raisons du revirement qui s'est opéré chez Pie X ; d'autres sources apporteront probablement un jour la lumière qui fait encore défaut ; cf. déjà P. Grelot, *Évangiles et histoire* (Paris 1986) 39. De même les mobiles de la suspicion jetée en 1912 sur « certains livres du P. Lagrange » demeurent toujours en partie obscurs, et le premier intéressé n'a pas dû en savoir plus que n'en révèle cette correspondance. Mais tout ceci appartient à l'histoire. Reste que pour qui connaît l'œuvre de Lagrange publiée par lui, le ton de ces lettres à son supérieur et leur contenu diffèrent de sa totale discrétion sur ces affaires dans ses écrits publics. Dans ceux-ci on admire le respect souvent exprimé envers l'autorité ecclésiale — et ce respect était sincère —, au point qu'on pourrait ignorer toutes les difficultés que l'auteur traversait. Les *Souvenirs personnels* les ont déjà révélées, mais ici, dans cette correspondance *sub secreto* (18) le lecteur, bien après, découvre, dans la franchise et la confiance, comment deux chrétiens de trempe traversent les tempêtes ; grâce à leur commun amour de l'Église, ils en sont sortis indemnes, grandis. Pour ce qui est de Lagrange, je penserais qu'avoir eu Cormier comme confident et supérieur à la fois fut une grâce exceptionnelle qui lui permit de poursuivre son œuvre sans amertume, sans jamais révéler au grand public le dessous des cartes, et ce fut une grâce pour l'exégèse catholique.

Et les rapports avec les jésuites, si souvent mentionnés dans ce dossier, en particulier à propos de l'Institut biblique et de son implantation à Jérusalem ? Il me paraît que Lagrange n'a pas tout su, mais ce qu'il savait des projets grandioses (c'est certain) de L. Fonck et de l'animosité de ce dernier à son égard avait de quoi l'inquiéter ; c'est le moins qu'on puisse dire sur cette affaire encore bien obscure, par manque d'une documentation publiée, et qui divisa les jésuites eux-mêmes : Lagrange le savait et ne manquait pas de le dire. Il a fallu que Benoît XV intervienne en 1919 pour redimensionner la « succursale » de Jérusalem. Depuis, le temps a fait son œuvre et la collaboration entre l'École et l'Institut a pris place.

Maurice GILBERT, s. j.

Extrait de la revue *Biblica* 72 (1991), pp. 142-144

Institut Biblique Pontifical  
Via della Pilotta, 25  
I 00187 Roma

[www.mj-lagrange.org](http://www.mj-lagrange.org)